

— Je ne leur ai pas dit que le cours du samedi matin c'était qu'une semaine sur deux, confessa la lycéenne satisfaite d'elle-même. Comme ça, l'autre semaine on peut passer la matinée ensemble.

— T'es maline toi, remarque son camarade. J'accepte avec plaisir. Mes parents sont cools alors tu pourras venir chez moi si tu veux.

Ainsi, à l'insu de ses parents, Margot retrouva Yanco le week-end d'après. Ils l'aimaient trop fort, ses parents, pour la laisser voir des amis l'année du baccalauréat. Ils voyaient déjà en elle une grande universitaire, comme sa mère. Alors auparavant, elle et Yanco ne se voyaient que pendant la semaine, en classe, mais désormais ils pourraient se voir une demi-journée supplémentaire et dispensés de toute autre obligation.

Yanco, c'était le nouveau du lycée. Il était arrivé au début de l'année scolaire 2025 dans cette ville où il ne connaissait personne et ça ne le perturbait pas. Il habitait au terminus d'une ville de banlieue, et assistait au remplissage de la rame de métro à mesure qu'il se rapprochait du terminus opposé. Il voyageait sur la même ligne que Margot ; sans le savoir et avant de se rencontrer en classe, ils s'étaient déjà croisés le matin de la rentrée des classes. Yanco la remarqua pour la première fois lorsqu'il s'assit dans la salle de cours quelques rangs derrière elle. La façon qu'elle avait de s'asseoir sur sa jambe repliée sous ses fesses l'intrigua.

Ne ressent-elle pas des fourmillements le long de sa cuisse, pensait-il, ou au bout de ses orteils ? N'éprouvait-elle pas de la douleur, des tiraillements ou au moins de l'inconfort dans cette position alambiquée ?

Il lui posera la question durant l'interclasse.

Dès le premier matin où elle vint chez lui, ils étaient dans sa chambre et s'embrassèrent, d'un baiser un peu maladroit et forcé, initié par Yanco. Cette affaire, trop appuyée, la priva d'air quelques instants et lui arracha une petite quinte de toux. La situation embarrassante fut désamorcée par des éclats de rire. Chaque instant insufflait encore plus d'amour dans leur relation, et chaque manœuvre séductrice d'une des deux parties – réussie ou manquée – embellissait leur histoire par son authenticité. Les deux esprits, ouverts et curieux, orientèrent la conversation sur des thèmes philosophiques, puis moraux. À l'heure du déjeuner, seuls, chacun discutait de ses principes :

— Je ne suis pas végétarien pour la cause animale, précisa l'adolescent. J'évite plutôt de manger les viandes gavées d'antibiotiques.

— Parce que tu crois que les graines et les légumes, rit-elle, poussent totalement de manière biologique, sans insecticide ?

— Non, tu as raison. Mais j'espère que ce soit moins grave.

Margot raisonnait de façon darwiniste sur la question, elle appréciait les théories évolutionnistes.

Après tout, jugeait-elle, les êtres vivants subissent des maladies depuis des millions d'années ; et si notre espèce peut allonger son espérance et son niveau de vie en échange de consommation de produits différents de ce qu'elle connaît, alors elle pourrait aussi s'y accoutumer dans de futures générations, et profiter des bénéfices de l'abondance en nourriture.

Les effluves de la puberté précipitèrent la fin du débat.

Appel entrant de Yanco.

— Margot ! j'ai reçu la réponse, on a reçu la réponse ! Si tu savais ! Je bouillonne... Je jubile...

— Du calme, suggéra-t-elle d'une voix pas

assez souriante. Qu'est-ce qu'il y a ?!

Yanco était enivré de bonheur, mais également soulagé, libéré.

— Ça y est, vingt-deux années de nos vies, nous y voilà. Je suis nul en suspense, je suis sûr que tu as déjà compris. Les autres scientifiques ont passé en revue notre rapport: ils ont accepté nos travaux.

À ces mots, il venait d'être allégé de ce poids que son corps s'était mécaniquement habitué à porter ; si lourd qu'il ne pourrait jamais redresser la courbure de sa ceinture scapulaire et se verrait contraint de traîner ses jambes avec ce roulement des articulations spécifique au transport de cette charge. Atlas se délesta de la Terre ; Yanco s'affranchit du passé.

— C'est merveilleux, Yanco ! Je suis tellement fière de toi... J'aimerais être avec toi.

Margot partait avec le métro de douze heures cinquante pour simuler sa rentrée des cours auprès de ses parents, surtout de son père. Sa mère, elle, s'occupait constamment dans son bureau. Elle ne surveillait pas les allées et venues de sa fille. Elle travaillait sur plusieurs projets écologiques, sur le nucléaire et sur le bilan carbone pour l'État. C'est une femme de savoir qui a l'habitude, répandue chez ces individus, de s'énerver face aux médias :

— Vous n'avez aucune idée de quoi vous parlez, criait-elle, furieuse. Vous vendez de la peur à vos auditeurs, interrogez plutôt ceux qui savent ! Les déchets nucléaires ça s'enterre dans un trou, comme on sait le faire, et ça s'y laisse quelques années.

Margot ressentait un peu de colère elle aussi, mais envers sa mère.

Les chaînes d'informations permettent l'accès aux connaissances, pensait-elle, surtout pour le grand public.

Elle jugeait négativement les emportements de sa mère. Néanmoins, l'idée du trou, elle ne trouva nulle part des informations assez pertinentes pour la réfuter. Internet ne donnait aucun résultat: pas d'articles, pas de revues, pas même d'essais qui en parlaient ; et elle n'eut pas l'envie de feuilleter fastidieusement tous les ouvrages papiers concernant le nucléaire. Elle conjectura alors – pour éviter une longue conversation ennuyeuse sur ses thématiques de recherches –, qu'en tant que pionnière des solutions écologiques, sa mère devait travailler dessus.

— Et en fait, continua Margot, on a juste à les enterrer. On sait très bien le faire.

— Ah ouais, tu sais manipuler des trucs chimiques et toxiques toi ? railla Yanco.

— Ça veut rien dire "chimique", toi aussi t'es chimique.

— Et toi t'es toxique, conclut-il en mâchonnant tendrement son cou.

Elle fondait pour sa répartie fulgurante. Le jeu intellectuel qu'il lui proposait la submergeait de flots d'originalité, chacune de ses répliques la plongeait l'une après l'autre dans un univers créatif duquel il était l'unique auteur. Elle le voyait spontané et réfléchi, deux qualités majoritairement dissociées chez les autres élèves. Ses résultats scolaires étaient moyens mais elle, elle appréciait ses compétences dans un référentiel où il s'épanouissait et dans lequel il excellait.

Quelques mois après leur rencontre, les quintes de toux de Margot s'accrurent en nombre et en violence. Elle dut intégrer un centre médical pour surveiller le développement d'une tumeur maligne: un cancer des poumons.

Yanco allait la voir dès qu'il avait du temps libre. Cela nécessitait de quitter un monde réel, celui dans lequel on vit depuis toujours,

pour en rejoindre un imaginaire, le monde du conditionnel, le monde face auquel on met en garde les enfants, celui que les ignorants ne s'attendent pas à rejoindre, le monde de la mort.

L'ignorance de Yanco se dissipa dans le sas d'entrée du service de pneumologie. Il foula le sol de ce nouveau monde avec des haut-le-cœur. L'odeur agressive des désinfectants trahissait l'affligeante fragilité des êtres humains.

Les comprimés que Margot avalait et les soins chirurgicaux qu'elle subissait l'éreintaient. Réfléchir était une corvée. Discuter l'irritait. On lui retira une côte ; son flanc droit était partiellement recousu et taillé de petites incisions.

Yanco n'osa plus lui rendre visite. Chaque absence qu'il se permit le tourmentait de remords mais ils furent moins douloureux que les affreuses compressions de son cœur à la vue de sa copine souffrante.

Quelle indignité, ruminait-il. Mais qu'est-ce que je peux faire ? Je ne peux qu'attendre qu'elle aille mieux. Elle devrait arrêter son traitement, elle serait à nouveau elle-même. Ou en avoir un meilleur.

Il revint la voir l'été de la fin du lycée.

— J'ai une bonne nouvelle, annonça mollement Yanco.

Il n'y avait rien de bon dans cette situation. Elle prit son souffle péniblement, sans avoir l'intention de répondre, puis décrocha un faible sourire pour signaler son attention.

— Je vais aller à la fac pour étudier la médecine, continua-t-il. Je pourrai sûrement trouver un remède pour que tu ailles mieux.

Son idée était mauvaise, il le savait, mais alors pourquoi aucune meilleure solution n'émergeait de son cerveau ? Il n'arrivait pas

à être efficace, à défocaliser son attention de cette maladie qui survient sans prévenir et qui frappe les gens qu'on aime. Et les gens tout court. Mais s'il s'engageait dans les études de médecine, il lui faudrait dix, voire douze ans pour finir sa spécialité. Un doctorat en biologie réduirait son nombre d'années nécessaires à huit années ; or il n'avait ni dix ni huit ans devant lui. Margot ne pourrait pas souffrir tout ce temps, et ses idées étaient trop nulles pour l'aider. Les larmes bordaient ses yeux.

— Tu es mignon, lui souffla-t-elle. Gentil et mignon. Mais les docteurs m'ont dit que la tumeur est en état avancé. On ne se verra plus après cet été.

Margot fut transpercée deux longues secondes par le regard noir de Yanco, avant qu'il ne claque brutalement la porte.

*

Yanco ne l'avait pas appelée depuis plusieurs années. Ses travaux l'absorbaient et ce genre d'interactions le mettait mal à l'aise. Leur dernier entretien holographique l'avait blessé, il n'aimait pas la voir dans cet état. Il s'était alors décidé à ne plus jamais la recontacter.

Cependant, l'aboutissement de son travail illumina toutes les cellules nerveuses responsables de ses émotions. La partie paléo-mammalienne de son cerveau bouillonnait d'excitation, chaque aire corticale de cette zone – l'amygdale, le gyrus cingulaire, l'insula, et les autres – était suractivée. Un océan de neurotransmetteurs se déversait dans les synapses. Trop peu de dopamine, d'adrénaline, de GABA ou autre glycine ne restait à disposition pour que son complexe néocortical soit performant. C'était dur d'inhiber ses habitudes, difficile de faire preuve d'abstraction, et impossible de s'astreindre à ne pas appeler Margot.

Les portes célestes du paradis venaient de s'ouvrir, il fallait rendre visite aux anges.

— Et alors, c'est génial ! s'exclama-t-il. Le ministère de la Santé recevra lui aussi bientôt le rapport. Et ils pourront donner des directives à toute la population. Je crois que le monde se porte bien en ce moment. Peut-être, car je suis moi-même euphorique... mon avis est biaisé, tu me dirais.

— Oui, tu es toujours très optimiste sur le monde.

Cette réponse ne collait pas pour lui. Elle allait trop dans son sens, comme si Margot suivait ce qu'il lui suggérait. Ce n'était pas dans son habitude et Yanco le perçut. Mais il s'obstinait dans son bonheur.

— Les temps ont changé. Ils ont changé bien vite. Oh oui ! j'oubliais ! j'ai une deuxième nouvelle. Ta mère a publié des recherches récemment.

— Ah oui ? demanda-t-elle.

— Oui, je n'ai pas l'habitude de lire ses papiers, mais celui-ci a fait polémique. Enfouir des déchets nucléaires, tu te rappelles ? C'est vieux maintenant. Les gens l'ont tout de suite pensée folle mais au moins elle a eu de la visibilité. Son projet nous débarrasse d'un gros problème.

— C'est fantastique.

C'est fantastique, pensait-il. Encore une réponse vide. Banale. Insignifiante. Tu ne prends pas de risque en répondant « fantastique », ça colle avec tout et avec rien. D'ailleurs ça colle avec quoi ici ? Aucun développement, aucune argumentation. Pourquoi est-ce fantastique ? Tu ressens quoi ? Quelle émotion, chimique ou physique, peux-tu décrire pour ajouter de la sincérité et de la légitimité à cette affirmation ?

L'hystérie de Yanco perdait de son intensité.

— Ça l'est... reprit-il. Je suis content de ce que devient le monde. Les nations semblent

plus soudées que jamais.

Yanco était devenu un adulte de la quarantaine, ceux qui entretiennent les discussions par rappeler des opinions qu'on a déjà exprimées, et qui pourtant suscitent toujours, par leur superficialité, de nouveaux débats. Il continue :

— La proposition d'adopter une langue universelle va être soumise à l'Assemblée internationale. C'est déjà le cas dans le monde scientifique, alors pourquoi pas. J'apprécie cette idée.

— Ah, en effet cela me semble une bonne chose, approuva-t-elle.

Les émotions de Yanco s'enflammèrent de nouveau aussi sec – cette fois dans le pôle opposé à celui qui a motivé l'appel.

— Roh ! tu m'agaces ! Comment cela peut-il te sembler une bonne chose, à toi ? Comment peux-tu être juge du bien ou du mal pour le monde, tu ne comprends pas la force des erreurs parce que tu n'en fais pas. Ce sont mes confrères qui se sont trompés sur les éoliennes, sur les mines de charbon, sur leur rendement énergétique et sur leur impact écologique. Toi tu ne fais que t'adapter à ces informations que je te donne. Toi tu ne te salis pas les mains, tu n'as pas commis les méfaits du capitalisme et du communisme ; les méfaits des camps de concentration, des goulags et de l'esclavage ; car toi, les erreurs, tu les tries et tu les évinces de ton programme.

— Je suis désolée de t'énerver, rétorqua Margot.

— Non, tu ne l'es pas, tu ne fais que le dire. Et le mieux dans tout cela ? On s'améliore. Oui, nous, on grandit avec nos erreurs, et on avance. Ces abominations sont le socle sur lequel reposent nos précieuses doctrines actuelles et futures.

— Je ne comprends pas.

— Oui tu ne comprends pas, car ce n'est pas toi qui as aboli le travail, ce n'est pas toi qui as automatisé la production de nourriture

biologique ou réparé des séquences d'ADN : ce sont tes descendants, les générations futures de la programmation informatique. Toi, oh toi, tu n'es qu'un succédané de ces révolutionnaires. Tu n'as jamais changé depuis vingt ans !

— Je suis désolée, répéta la voix impuissante.

Yanco s'arrête un instant et voit dans cette Margot fictive une pâleur malhonnête et un faux vieillissement sans souffrance, comme si elle vivait avec sa maladie sans en avoir subi les conséquences. Dans sa colère, il ressent un peu de peine pour sa remplaçante.

Quelle bêtise, pense-t-il, faire la morale à un logiciel qui n'en est pas doué... Ce n'est qu'un simple système qui traite tout ce qu'on lui télécharge. Il n'a accès qu'à ce que l'on crée et que l'on désire ou s'efforce de lui présenter.

Cette description de l'intelligence artificielle à laquelle il put penser, il la compara à l'humanité. Toutes deux ne pouvaient plus être opposées ; pire – ou mieux –, il comprit que la première est la reproduction exacte de la deuxième. Comme un nouveau-né qui devient un petit enfant, puis un enfant et un adolescent. Yanco n'était pas un père, mais cet être, il s'imaginait l'éduquer, lui enseigner comment manger, dire merci, faire caca au pot, parler sans jurons, écrire, faire ses devoirs. Il vit l'exact reflet de cette machine à apprendre dans les pixels de l'hologramme installé au milieu de son salon. Précisément, il eut le déclic en voyant cette Margot assise, de manière presque identique à l'originale, sur son mollet. Aucun doute cette fois, elle ne ressentait pas de picotements dans la jambe.